



DR

## RAZA : POÈTE DE L'ÉNERGIE

PAR JEAN-MARIE BARON

*Critique d'art, ancien chargé de cours en histoire de l'art à l'université Paris-VIII, a dirigé un programme de l'Unesco sur le patrimoine mondial au sein de l'agence Gamma, auteur de plusieurs livres d'art sur Caillebotte, Rembrandt, Cézanne entre autres, aux éditions Herscher.*

Sayed Haider Raza est né le 22 février 1922 à Babaria dans l'État de Madhya Pradesh, au cœur de l'Inde. Il passe son enfance en pleine nature, à Mandala, où son père est conservateur des forêts. Il étudie d'abord la peinture à l'école des beaux-arts de Nagpur, puis à la JJ School of Art de Bombay. Il expose déjà ses toiles et fonde le Progressive Artist's Group. En 1950, il obtient une bourse du gouvernement français pour venir étudier en France. De 1950 à 1953, il est élève à l'École nationale des beaux-arts de Paris.

Il reçoit le Prix de la critique en 1956. Il expose à la galerie Lara Vinci à Paris et participe aux biennales de Venise, Sao Paulo, Menton, et à la triennale de New Delhi. En 1959, il épouse l'artiste française Janine Mongillat, rencontrée en 1950 aux Beaux-Arts.

Il est invité en 1962 comme « visiting lecturer » par l'université de Berkeley en Californie.

Il retourne régulièrement en Inde où plusieurs rétrospectives lui sont consacrées à Bombay et à New Delhi. En 1981, il reçoit, des mains du président de la République indienne, le titre de Padma Shri. En 2002, le ministre de la culture français le promeut au grade d'officier des arts et lettres. Sa prochaine exposition aura lieu à Hong Kong en 2006.

De la culture indienne, qui exerce sur l'Occident, et sur la France en particulier, une fascination grandissante, nous parviennent avant tout la musique et la danse. Il y a le cinéma, bien sûr, l'artisanat et les temples... tant d'autres choses encore... mais la peinture contemporaine reste le plus souvent méconnue. Elle fait preuve, pourtant, d'une vitalité surprenante, avec cette particularité rare de ne ressembler à aucune autre, tant elle a su conserver ses racines profondément ancrées dans sa tradition millénaire.

Parisien depuis plus de cinquante ans, S.H. Raza, qui en a désormais quatre-vingt-trois, fait figure de chef de file parmi les peintres indiens contemporains. Il a exposé en Inde et en France souvent, mais aussi au Canada, en Californie, en Allemagne, en Suisse, en Italie, et il a reçu le Prix de la critique à Paris en 1956, et le titre très honorifique de « Padma Shri » des mains du président de la République indienne en 1981.

Dans les salles des ventes internationales, le prix de ses œuvres a récemment explosé. Mais de cela il ne souhaite aucunement s'entretenir. Sans doute, pense-t-il avec un dédain justifié, qu'il en va du marché comme de la renommée, au sens où Tagore disait d'elle qu'elle est « l'écume de la rivière du temps ».

Dans son atelier, au premier étage d'un ancien couvent, au cœur de la capitale, devant son dernier tableau figurant des « ionis » (symboles du triangle féminin) de plus en plus diaphanes, montant vers le ciel, nous avons donc évoqué des sujets qui lui tiennent à cœur : son cheminement, son ambition, ce que peindre veut dire...

Q : Dans l'un de vos livres, *Mandalas* (éditions Albin Michel), vous racontez à Olivier Germain Thomas cette histoire : « Je n'étais pas un bon élève et j'étais souvent angoissé. Un jour, alors que j'avais huit ans, mon professeur m'a demandé de rester seul, assis, sous la véranda de l'école. Il y avait là un mur blanc sur lequel il a dessiné un point. Il m'a dit : "Tu restes tranquille, tu oublies les jeux, les sports, tu ne regardes pas les oiseaux sur les arbres, tu te concentres sur ce point. On le nomme 'bindu'." »

J'ai eu peur, mais j'ai obéi. J'ai regardé sans comprendre ce qu'il attendait de moi. Quand il est revenu, il m'a dit : "Très bien, maintenant tu rentres déjeuner chez toi et tu reviendras avec ton frère pour les leçons." Cet événement a changé ma vie... »

Q : Ce point sur le mur, si déterminant, pourrait être notre point de départ.

Absolument, dans la mesure où, à partir de ce moment-là, les choses dans ma vie ont commencé à se mettre en place. Alors que j'ai été élevé dans un village au milieu de la nature et que mon enfance a été bercée avant tout par la musique et la danse, je me suis mis à penser de façon picturale ; quant au « bindu », il est devenu une référence permanente de mon travail.

Plus tard, avec des amis, nous avons fondé une revue, *Pushpanjali*, consacrée à la poésie et à la peinture, et j'ai senti de plus en plus que c'est à travers la peinture que j'allais m'exprimer. Ensuite, à Bombay, je me suis inscrit à l'école des beaux-arts en 1943, et j'ai fréquenté toute une jeunesse aussi passionnée par la culture indienne que par la culture occidentale. Nous parlions de tout : du Ramayana, de Freud et de Marx...



En fait, mon attirance pour la peinture française se précisait. J'ai été bouleversé par un grand livre illustré dans lequel j'ai découvert Braque, Matisse, Rouault, Chagall... et puis une rencontre fortuite...

*Q : ... vous a fait franchir une nouvelle étape ?*

Exactement. La rencontre d'Henri Cartier-Bresson au Cachemire, en 1948. Il était déjà un photographe célèbre, j'étais un jeune étudiant. Il m'a dit : « Un tableau, il faut le construire comme une maison, avec un toit, des murs et des fondations. Il faut trouver la géométrie cachée. » Il m'a parlé de « l'apprentissage du squelette » et il m'a dit et redit : « You must study Cézanne. » Et moi je me suis dit : « I must go to Paris. »

*Q : Et c'est ce que vous avez fait ?*

Oui, mais deux ans plus tard, le temps d'apprendre le français, à l'Alliance, à raison de douze heures par jour. Et puis il fallait absolument que j'obtienne une bourse d'études. L'attaché culturel m'a demandé pourquoi je tenais tant à aller à Paris, et je lui ai répondu : « Parce que j'aime la peinture française. – Quels peintres ? – Picasso, Braque, Matisse... – Pourquoi Picasso ? » J'étais désarçonné, j'ai balbutié : « Parce qu'il est tout simplement génial ! » J'ai eu la bourse et j'ai été étudiant à l'École des beaux-arts de Paris de 1950 à 1953. C'est là que j'ai rencontré Janine Mongillat, peintre elle aussi, qui fut la vraie partenaire de ma vie, que j'ai épousée en 1959.

*Q : Comment était le Paris des années 50 ? un vrai choc culturel, je suppose ?*

Un choc merveilleux, plein d'enthousiasme, j'ai eu tout de suite le coup de foudre. J'habitais rue Delambre, à Montparnasse. Je me souviens : le premier jour, en sortant, je suis tombé sur les affiches de l'exposition Matisse, puis sur le *Balzac* de Rodin. Le deuxième, au musée du Jeu-de-Paume, en regardant Cézanne avec les larmes aux yeux, j'ai repensé à Cartier-Bresson. Le troisième jour, j'étais au Louvre devant Mona Lisa, la grande *Bataille* de Paolo Uccello, et la *Piéta* d'Avignon devant laquelle je suis resté pendant des heures.

J'ai rencontré toutes sortes de gens, Zao Wou Ki, Philippe Soupault et André Maurois, qui m'ont acheté des





toiles à la galerie Saint-Placide, et j'ai décidé que je resterais au moins dix ans à Paris pour continuer d'apprendre à construire une œuvre...

Quand je n'ai plus eu ma bourse, je me suis mis à donner des cours de hindi. J'ai même porté les valises de Martine Carole dans *Lola Montes* de Max Ophüls. Ce fut une période difficile mais passionnante, où j'exposais tout de même à la galerie Lara Vinci mais où je vivais d'expédients. Heureusement, en 1956, j'ai reçu le Prix de la critique, qui m'a sauvé dans le sens où mes tableaux ont commencé alors à se vendre régulièrement.

*Q : Aujourd'hui, alors que vous êtes un artiste très reconnu, avec une si longue expérience, sur quoi porte votre recherche picturale ?*

Vous avez compris mon enracinement dans la culture indienne : le « bindu », ce point magique, reste le point à partir duquel toutes les pos-

